

La clinique du docteur Kowalski

Bernard Barbarroux

– Vous avez déraillé, Frank. Cela arrive quelquefois. Même des gars comme vous, peuvent perdre les pédales et sortir des rails. Ici, nous allons vous aider à remonter sur ces rails, et à vous remettre sur la bonne voie. C'est ce qu'exige la société, Frank. C'est ce qu'elle attend de vous. *In God We Trust*, Frank.

Déraillé, c'est le mot du docteur Kowalski. Quand il me reçoit dans son bureau, il est en bras de chemise, avec des lunettes aux verres jaunes sur le nez. Il me fait son petit laïus. Il paraît qu'il dit toujours la même chose aux nouveaux arrivants. L'alcool, la société, les valeurs de la famille, la Bible, le drapeau, la grande Amérique. À l'entendre, tu finis par croire que Dieu habite sur la cinquième avenue. Pourtant, rien de ce qu'il raconte ne ressemble à l'impression étrange que donne son apparence. Je décroche. Derrière le docteur, par la baie vitrée, j'aperçois le parc de la clinique. Des arbres, des buissons, des haies, tout ce vert me donne la nausée, même les bancs sont peints de cette couleur. Je pense à Holly. Comment va-t-elle se débrouiller sans moi ? J'ai connu Holly à l'université et elle est devenue ma petite amie. Moi,

je me suis arrêté l'année d'après, j'avais mieux à faire qu'à ingurgiter des tonnes de savoir qui ne m'intéressaient pas. J'avais déjà commencé l'écriture du livre. Pour qu'Holly puisse continuer à étudier, j'ai fait de petits boulots. J'ai lavé des voitures, j'ai fait le veilleur de nuit dans un hôtel. Pour tenir le coup, je m'envoyais des tonnes de café et j'écrivais tout le temps, partout, et pour améliorer l'ordinaire, j'ai commencé à y rajouter de l'alcool que je piquais au bar de l'hôtel. Ils s'en sont aperçus et ils m'ont viré. J'ai alors fait la plonge dans un resto minable du côté du Queens. Holly a eu son diplôme, on a fait une petite fête avec des amis à elle. Ses parents ne sont pas venus, des pecnots qui logent quelque part vers les grandes plaines. Nous nous sommes mariés en septembre et j'ai sorti le bouquin au début de l'hiver. Ce fut un succès. Dans le genre qu'avait connu *L'Attrape-cœurs* de Salinger en 1951. Je ne m'y attendais pas, même si j'avais travaillé cinq ans dessus. Avec Holly, on a vécu comme des nababs. Soirées, réceptions, cocktails et alcool à volonté. À la fin de la première année, nous nous sommes calmés sur les sorties, mais pas sur l'alcool. Dix ans plus tard et malgré les supplications de mon éditeur, je n'avais toujours pas réécrit une ligne. J'avais essayé pourtant, mais ça finissait toujours à la poubelle. Ensuite, Holly est tombée enceinte. Mais, deux poivrots et un bébé, ça fait pas bon ménage.

Nous sommes une trentaine d'ivrognes dans la clinique du docteur Kowalski à avoir déraillé. Pas pour un simple coup de trop, plutôt pour une grosse sortie de route. T'avais déjà la sale habitude de t'envoyer des verres dès l'aube, et puis un jour, à

cause de la boisson, tu sors des rails, tu te mets hors la loi. Dans West Farms, un des quartiers du Bronx, quand tu passes devant le juge, il te propose de choisir, entre la prison et le centre de désintoxication. Pour certains, c'est la première fois, d'autres récidivent et reviennent. Ici, même s'il n'y a pas de barreaux aux fenêtres ni de gardien devant ta porte, tu n'as pas le droit de sortir, sinon c'est retour à la case prison et la peine est toujours du double ou du triple que dans le centre.

On est assis avec Joe à la table du réfectoire pour le petit déjeuner. Joe a un plein bol de céréales devant lui, mais il n'a touché à rien. Joe, c'est la première fois qu'il vient à la clinique du docteur Kowalski. Il me raconte son histoire pour la énième fois. Pourtant, je le laisse parler. Continue Joe, je sais que ça te fait du bien, continue. Il m'explique qu'il est employé comme fossoyeur au cimetière Woodlawn, là où sont enterrés plusieurs grands noms du jazz, dont Miles Davis, Duke Ellington, Lionel Hampton. Leurs tombes se trouvent dans une partie du cimetière appelée Jazz Corner. Il me raconte Joe. Un soir de paye, dans un bar du coin, il a descendu en une heure une bouteille de Glen Marnoch, un tord-boyau à 15 dollars le flacon, et il s'est ensuite pris la tête avec deux gus qui jouaient au billard. L'un des deux lui a cassé sa canne sur le dos, mais il n'a pas bronché Joe. Faut dire que le gars, c'est un colosse, une force de la nature, il doit bien peser ses cent kilos et mesurer deux bons mètres. Il les a envoyés au tapis pour le compte. Le gérant a appelé la cavalerie. Les flics lui sont tombés dessus, il en a tabassé deux, quand un troisième est arrivé par derrière et lui a envoyé un coup de taser dans le dos, il a même

dû s'y reprendre à deux fois pour l'immobiliser. La deuxième fois, il lui a mis carrément le pistolet dans les reins et là, Joe s'est effondré. Après, les flics l'ont cogné dans la cellule de dégrisement et le lendemain, ils l'ont présenté au juge tout cabossé. Il a eu le choix entre deux ans ferme ou six mois dans le centre de désintoxication du docteur Kowalski. Il n'a pas hésité Joe, il a dit oui monsieur le juge, j'arrête la picole. Joe se tait. Il se tasse sur sa chaise. Il repousse son bol de céréales, je lui dis, continue, Joe, continue, je t'écoute. Il me regarde. Joe, il a de petits yeux noisette enfoncés dans leurs orbites. Son regard est doux et débonnaire, comme celui d'un enfant. Il s'éclaircit la gorge, passe la main sur son crâne chauve. Tu vois Franck, et là, il me parle de sa fille Clémence et de sa nana. Il espère qu'elle ne va pas se barrer avec la même. Il dit qu'il n'a que ça Joe dans sa vie. L'amour de ces deux-là. Il espère avoir une permission pour Noël. Il me raconte que l'année dernière, il a acheté un vélo rouge d'enfant à Clémence. Malgré le froid, le lendemain matin, ils sont sortis dans la rue et Joe lui a appris à pédaler. Quelques jours plus tard, il a enlevé les petites roues arrière du vélo. Il est fier de sa fille Joe. Je lui demande de me montrer une photo d'elle, mais il dit qu'il n'en a pas. Mickey vient s'asseoir avec nous. Quand il pose sa tasse de café sur la table, il en renverse la moitié. Ses mains tremblent. Il dit simplement : « Excusez-moi, les gars. » Mais, nous, on sait ce que sait la tremblote au réveil. C'est pour ça qu'on s'envoie des verres le matin, pour arrêter ce sacré tremblement. Mickey sort un mouchoir en papier et essuie la table. Il ne fait qu'étaler le café un peu plus. Joe ne parle plus, il se lève, dépose son plateau sur

un chariot et regagne sa chambre. Mickey me dit que je ne devrais pas trop l'écouter radoter, le Joe, il raconte beaucoup de conneries. Je hausse les épaules et je quitte moi aussi la table. Dehors, je relève le col de ma veste et j'allume une cigarette. Mes mains tremblent. J'ai envie d'un verre. Je pense à Holly, je ne peux pas dire qu'elle me manque, mais je m'inquiète pour elle. Quand elle m'a appelé la semaine dernière, je lui ai dit d'utiliser le plan d'épargne si elle a besoin d'argent. Elle n'arrêtait pas de me dire : « Pourquoi tout ça, Frank, pourquoi ? » J'ai senti qu'elle allait me parler du bébé, alors j'ai raccroché.

J'aperçois la Toyota du docteur Kowalski qui se gare sur le parking. En arrivant à ma hauteur, sur le perron, le docteur me salue. « Je pensais justement à vous, Frank. Vous devriez vous occuper de la bibliothèque. S'il le faut, je pourrais passer commandes d'ouvrages que vous pourriez conseiller à vos camarades. La lecture est une amitié, disait un auteur français, et les gars ici, ils ont besoin d'amis pour les aider à remonter sur les rails. » Je sais de qui il parle. Le gars, il a tellement écrit de trucs qu'on pourrait remplir une pile d'annuaires téléphoniques avec. Les morveux qui passent des heures dans leur lit à attendre maman, c'est pas ma tasse de thé. Ma mère, à part une taloche, je ne pouvais pas attendre grand-chose d'elle. Le soir, ils étaient torchés mes vieux et s'envoyaient la vaisselle à la figure. Je me cachais sous les couvertures pour ne pas entendre leurs disputes. Je réponds pourquoi pas et je lui parle de Joe. Je lui demande si Joe pourra rentrer chez lui voir sa femme et sa gosse pour Noël.

« Qu'est-ce que vous racontez Frank, je ne parle jamais des dossiers des gars qui séjournent ici, mais Joe vit toujours chez sa mère, il n'a jamais été marié et n'a pas d'enfant que je sache ! »

Un matin, Joe n'est pas venu à la cantine pour le petit déjeuner. Dans sa chambre, les placards étaient vides. Le soir, j'apprenais par un des gars de la sécurité que les flics étaient venus le chercher. Une gamine qui faisait du vélo avait été étranglée et violée dans son quartier. Le corps avait été jeté dans un entrepôt vide du coin et la police avait retrouvé le vélo dans la cave de Joe, un vélo rouge. Plus tard, je lui ai écrit dans le couloir de la mort. Pourtant, il ne m'a jamais répondu Joe, il s'est fait seriner par un codétenu.

Tous les jours à quinze heures, on a une séance de paroles obligatoire. Entre l'animatrice et moi, ça provoque des étincelles. Je ne raconte jamais pourquoi je suis là, je ne suis pas obligé de le faire. Pourtant, je suis sûr qu'elle connaît mon dossier et ne me porte pas dans son cœur. Il paraît qu'avec elle, j'ai une voix cassante, m'a dit le docteur. La voix d'un enseignant. N'oubliez pas qu'ici, vous êtes juste un malade qui a sacrément déraillé Frank. Le genre de propos qui te remet en forme pour la journée. Cet après-midi-là, l'animatrice a voulu qu'on parle de bouquins. Nous devions raconter nos dernières lectures et dire ce qu'elles nous avaient apporté. Surement, une idée du docteur Kowalski. Ici, les gars ne lisent pas beaucoup, à part les étiquettes des bouteilles de whisky et les ordonnances des médecins. Ils ne se baladent pas avec un livre dans la poche. Mickey a beaucoup parlé. Il a lu tout un tas de bouquins sur l'assassinat de Kennedy. Le livre de

Norman Miller qui raconte la vie d'Oswald. La fascination du bonhomme pour le communisme, son séjour en URSS, ses déboires avec le KGB, son mariage avec Marina Prochazkova en 1962 et son retour en Amérique la tête basse. Mickey nous raconte aussi Castro, le débarquement de la baie des Cochons, la CIA, la première balle qui touche Kennedy à la tête, alors que la voiture présidentielle roule au pas sur Dealey Plaza. Le tailleur rose de Jackie taché de sang. Il nous explique que le meilleur bouquin sur Kennedy, c'est celui de James Douglass, *JFK et l'indicible*. Mickey dit que ce meurtre est un complot des Texans avec l'aval de Johnson, le vice-président. Il parle de plus en plus vite, tout semble se mélanger dans sa tête. Alors l'animatrice intervient pour mettre le holà à son débit de paroles. Et vous, Frank, vous en pensez quoi ? Les autres gars me regardent. En tant qu'intellectuel, j'inspire le respect au groupe. « Président, c'est un métier à risque, Kennedy, c'est le quatrième président assassiné depuis Lincoln, à part ça, je n'ai pas d'avis Miss. » Elle ne paraît pas ravie de ma réponse, elle insiste et me demande quel est le dernier livre que j'ai lu. Mickey voudrait bien reprendre la parole, il dit qu'il n'avait pas fini. Il se tord sur sa chaise, lève le bras, mais l'animatrice l'ignore, son regard est rivé au mien. Les autres gars sentent la tension qui s'est établie entre nous. Sûr qu'elle doit me haïr à cause du bébé. « *On Drinking*, de Charles Bukowski, m'dame », je cite l'auteur, « Les gens me semblent bien plus intéressants quand je picole ». Elle coince, les gars se marrent, c'est pas bon pour mon dossier de sortie, mais je m'en fous, qu'elle aille au diable, elle et sa vertu. Le soir après le souper, j'ai

droit au retour de bâton. Le docteur Kowalski nous fait une petite conférence improvisée comme il en a l'habitude sur les méfaits de l'alcool. Je vois venir le truc. « Même les plus instruits d'entre vous peuvent être touchés par ce fléau qui détruit vos vies. Ils peuvent dérailler, alors qu'ils se croient supérieurs aux autres.» Et là, il me regarde et s'adresse directement à moi. « N'est-ce pas, Frank ? » Je la ferme, je regarde le bout de mes chaussures, je me sens misérable. L'animatrice un, Frank zéro.

Le lendemain à la cantine, Mickey pose son plateau sur la table à côté du mien. Il doit avoir tout juste dix-huit ans. Il me dit que sa mère doit passer le voir, il lui a parlé de moi et elle voudrait me rencontrer. J'acquiesce, si ça peut lui faire du bien à Mickey que je bavarde avec sa mère. Ici, tu t'accroches à tout, à un bout de ciel bleu, à un sourire, à la date sur le calendrier que tu as cerclé de rouge, même si les longues semaines qui la précède te semblent interminables. Mickey, c'est un peu le chouchou des infirmières et des bonnes femmes de la cuisine. Elles le maternent. Il a un beau sourire Mickey, un sourire de chérubin. Sur son plateau, il a une assiette remplie de petits pois, une montagne de petits pois. La fille lui a donné une double ration, je me demande comment il va faire pour avaler tout ça. Pour le dessert, on a droit à des brownies au chocolat, je lui refile les miens. Mickey me questionne. Pourquoi Joe a disparu de la clinique sans rien nous dire. Je hausse les épaules, aucune idée Mickey, aucune... Après, il me parle de sa mère. Mickey, il a deux obsessions, l'assassinat de Kennedy et sa mère Harmony. Il habite dans l'Upper East Side. Il me raconte sa jeunesse dorée entre la grande maison dans les

Hamptons et l'appartement en face Central Park. Je l'écoute, ça m'évite de penser au bébé. La mort de son beau-père un 11 septembre, son bureau au dernier étage du World Trade center, le dernier coup de fil que le vieux a passé avant de sauter par l'une des baies, la beauté de sa mère, une ancienne actrice de la MGM, l'alcool qui s'est mis à couler à flots après. Il emploie le mot du docteur Kowalski, ma mère a déraillé et moi, j'étais dans le wagon avec elle. À seize ans, il s'est mis à boire tout ce qui lui passait sous la main, Mickey. Il a même descendu la bouteille d'alcool, à quatre-vingt-dix degrés, de l'armoire à pharmacie. Un soir de novembre, il a braqué un Glock quarante-deux sur un sénateur Démocrate. Il voulait lui faire avouer que Lyndon Johnson était dans le coup de l'assassinat de Kennedy. L'autre ne s'est pas démonté devant ce gosse, il lui a retourné une gifle. Mickey a tiré, mais en l'air. Il avait deux grammes d'alcool dans le sang. Sa mère grâce à ses relations lui a évité la prison, ils l'ont expédié ici pour une année. Avant qu'on décolle du réfectoire, il me demande : « Tu ne parles jamais de toi, Frank, pourquoi t'es là ? » Je hausse les épaules, je me lève, j'attrape mon plateau et je vais le déposer sur le chariot.

L'après-midi, on est assis côte à côte avec Mickey pour la séance de bla-bla. L'animatrice revêche a disparu, à sa place une jeune femme élégante, la trentaine souriante. Tout le monde est plus décontracté, pourtant Noël approche et les gars en ont gros sur le cœur de passer la soirée ici. Elle nous parle d'activité sportive, d'endorphine, de dopamine et d'adrénaline qui réduisent le stress et améliorent la qualité du sommeil. Je l'imagine un écouteur sur

les oreilles avec les autres cinglés cavalant sur le pont de Verrazano. Depuis le film *Marathon man*, chaque New-Yorkais se croit propriétaire d'un morceau d'asphalte. Mickey somnole à mes côtés, sans doute les petits pois. Après, je file m'allonger dans ma chambre. L'orage se déplace vers l'est maintenant. J'écoute la pluie qui frappe sur la fenêtre. Pas de bruit de voitures, pas de sirènes hurlantes dans les rues, rien que le silence. Gotham City se dérobe dans cette nuit maussade. Là, je pense à Holly, il faut que je l'appelle, mais je ne sais pas si j'en ai vraiment envie. Je sais d'avance qu'elle sera là quand je sortirai de la clinique. Comment va-t-elle affronter mon regard. Je suis le seul qui sache ce qui s'est réellement passé. J'ai tout pris pour ma pomme. Holly n'aurait pas supporté la prison.

Mickey frappe à la porte, sa mère est dans le salon des visiteurs. Il voudrait bien que je descende avec lui. Je l'accompagne. Quand on entre dans la pièce, elle a le dos tourné, elle regarde par la grande baie vitrée qui donne sur le jardin. Elle se retourne. Ses cheveux sont bruns, brillants et lisses, son visage est en partie caché par une paire de lunettes surdimensionnées qu'elle enlève pour embrasser son fils. Tout en elle transpire l'argent et la confiance des nantis. Elle a sur les épaules un manteau droit kaki, elle porte un ensemble beige, sans doute signé par un grand couturier, son sac et sa montre doivent valoir une montagne de dollars. Le quiet luxury. Mickey me présente, elle me tend la main. D'une voix sucrée et câline de contralto, elle me remercie, sans que je sache exactement de quoi. Je veux me défilier, mais elle me retient par le bras. « Si je peux vous aider dans ce moment

difficile ». J'ignore ce qu'elle sait de mon dossier. J'ai envie de lui balancer qu'elle ferait mieux de s'occuper de son fils. Pourtant, je garde mon sourire de faux-cul et je laisse maman et le fiston en tête-à-tête.

Le soir de Noël, on a droit à une dinde farcie avec du pain de maïs maison, en dessert des snickerdoodles à volonté. À la fin du repas, pas de coupe de champagne, à la place, du lait de poule. Pour la soirée, ils ont prévu de nous projeter *A Wonderful Life*, un film de 1946 de Frank Capra avec James Stewart et la sublime Donna Reed. On baigne dans le shamallow et dans le pot de confiture à tous les étages dans la clinique. Mickey me dit que Stewart était républicain, je lui réponds pourquoi pas. Je préfère remonter dans ma chambre, rejoindre un démocrate qui admirait Lindbergh, l'aviateur raciste, antisémite et suprématiste blanc. Un comble de la part de l'auteur de Portnoy, qui plus est petit-fils d'immigrés juifs. Je relis Philippe Roth. L'histoire d'un homme avec ses qualités et ses défauts, ses doutes et ses certitudes, ses amours et ses désillusions, ses réussites et ses échecs, ça pourrait être mon histoire, un peu d'amour, du mal-être et beaucoup de solitude aussi. Au bout de quelques pages, j'abandonne le livre, j'ai envie d'un verre de pur malt, de son goût fumé et épicé. Un verre seulement. Après plusieurs, l'alcool n'a plus de saveur. Il laisse un goût de fer sur la langue.

La porte s'ouvre, Mickey entre. Il ne se donne même plus la peine de frapper. Je laisse faire, quelle importance. Il me dit que le film est un véritable pot de miel, on rit. Il regarde les quelques bouquins qui sont à mes côtés sur la petite table de chevet. Je lui

demande s'il a commencé celui de Fitzgerald qu'il m'a emprunté. Il fait une moue négative. Je lui dis qu'après tout, il a raison, dans les livres, de toute façon, il n'y a que les histoires des autres. Il me répond qu'il préfère les livres avec des récits, des témoignages, mais ça, je le sais déjà. Après, il se transforme en père Noël. Il sort de sa poche une flasque en acier blanc incrustée de motifs floraux. « Je l'ai pris dans le sac de ma mère, pendant que le docteur lui faisait un speech sur mon déraillement. » Dedans, un whisky japonais de 20 ans d'âge. Il prend le verre à brosse à dent sur le rebord du lavabo de la douche et me sert une belle dose. On trinque. La vie devient plus belle tout à coup. L'American way of life. Pourtant aujourd'hui à la télé, on voit plus que des enfilades d'élégantes petites maisons, posées délicatement sur des allées bordées de pelouses jaunies et de grands conifères, avec des panneaux à vendre écrits à la hâte sur des morceaux de carton. Ici, privé d'alcool, de famille et de liberté, la plupart des gars dépriment. La fluoxétine distribuée largement leur permet de croire qu'il y aura des lendemains qui chantent. Je présage pourtant que la plupart, reprendrons la bouteille le jour de leur sortie, aidé en cela par les spots publicitaires et les panneaux d'affichage qui fleurissent aux murs des grandes villes. Après le cow-boy Marlboro, maintenant, c'est la RH débonnaire qui s'envoie son verre de scotch, le soir en rentrant chez elle. Rien de personnel, man, c'est juste du business, et le business en Amérique, c'est sacré. Au fil des jours, j'apprécie le rythme de ces journées. Un peu comme une retraite dans un monastère. T'as rien à décider de ta journée. Tu te laisses porter par le vide du

quotidien. Tu t'inquiètes du menu des repas et du titre du film du soir. Les rouges pourraient bombarder Manhattan avec des bombes à sous munitions autant qu'ils veulent, t'en a rien à foutre. L'après-midi, Holly passe me voir. Son frère est venu s'installer à la maison avec elle. Je lui confirme que c'est une bonne idée. Puis, elle me dit qu'elle s'inquiète de l'usure de son tapis sous les pas de ce lourdaud de Billy. Elle rajoute qu'elle rêve souvent des tiges d'un cotonnier courbées par un vent chaud venu du golfe du Mexique et dont les fils s'effilochent et s'envolent dans le ciel bleu électrique de Louisiane. Elle ne me parle pas du bébé, mais un jour faudra bien qu'on l'ait cette conversation. Avec le docteur Kowalski c'est la paix des braves, mais pas des esprits. Le bon docteur, il s'occupe en particulier d'adolescents placés sous sa garde. Une aile du bâtiment leur est réservée. On les croise parfois à la cantine. Il se serre entre eux comme des oisillons dans un nid. Ils parlent à voix basse, la main devant la bouche pour qu'on ne les comprenne pas. Ils ont des rires niais d'adolescent. Le docteur ne les lâche pas d'une semelle. Il dit qu'eux ont encore une chance de s'en sortir, il ne se fait plus d'illusions sur les seniors dans mon genre.

En janvier, j'ai commencé à écrire, pris par une vraie boulimie. Réveil à quatre heures et écriture jusqu'au repas de midi. Mickey me monte un litre de café tous les matins. Ensuite, le mois de mars est arrivé sans crier gare. À l'extérieur de la clinique, les oiseaux font un boucan d'enfer, le pollen nous irrite les yeux, bref, c'est le printemps dans le coin. Je me suis arrêté d'écrire la semaine dernière, j'en étais à plus de mille pages. Mickey a voulu

lire ce qu'il appelle le manuscrit. Il a trouvé ça formidable. Je raconte mon enfance, entre deux alcooliques. Et puis l'université, le diplôme, ma rencontre avec Holly, mais je ne parle pas du bébé. L'essentiel du texte se passe dans la clinique. Mickey a fait faire des photocopies et les a données à sa mère. Quand je suis sorti d'ici au mois d'avril, elle a voulu que je vienne chez elle pour me présenter un éditeur. Il avait déjà commencé les corrections. Il m'a proposé un contrat plein de dollars à la signature. Bien sûr, j'ai dit oui. En mai, on gagnait le Pulitzer. Aujourd'hui, je bois moins qu'avant, quatre à cinq verres maxi le soir, mais que du très bon. Le mois dernier, l'éditeur m'a encore refile un gros chèque pour écrire un autre roman. Je lui ai dit oui, mais je n'ai aucune idée, aucun sujet en vue, pour le moment. Six mois plus tard, le bouquin a toujours du succès. Je refuse de me rendre aux émissions de radio ou de télé pour parler de cette histoire. Qu'est-ce que je pourrai rajouter, tout ça, c'est du vécu, enfin presque à un ou deux détails près. Parfois, tu habilles la réalité pour la rendre moins médiocre, tu ne peux pas tout dire. Par exemple, écrire que le docteur Kowalski se tapait les plus fragiles adolescents du centre, ou expliquer que la petite mexicaine qui faisait le ménage à la clinique s'appelait en réalité Camilla et pas Dolorès, et que si elle était enceinte et ne connaissait pas le père, c'est parce qu'on était un paquet de gars à la baiser à l'étage, ça aurait fait désordre. Elle arrondissait ses fins de mois, la gamine. Je ne pouvais non plus pas raconter le soir où la mère de Mickey est venue. Le gosse avait quarante de fièvre, une bonne grippe, il n'a pas pu descendre au salon des visiteurs. Elle m'a fait

demander, je l'ai rassuré sur la santé du gosse. J'ai raccompagné Harmony à sa voiture, là, elle m'a sorti sa flasque de whisky. On s'est envoyé une bonne lampée. Ensuite, elle m'a dit qu'elle était venue pour que je la saute, alors on est passé sur la banquette arrière et je l'ai sauté. Une sacrée délurée, la nana. Mais, si j'avais raconté ça dans le bouquin, Mickey, il risquait de dérailler encore un peu plus à ce moment-là. T'aimes pas savoir que ta mère se tape le premier venu. Pourtant, cela ne l'a pas empêché de se foutre en l'air, le Mickey. Au mois de juin, il s'est tiré une balle dans le buffet avec son glock quarante-cinq. Il n'a pas laissé de message. Il n'avait plus rien à dire à personne, le même. Kowalski dirige toujours sa clinique. Harmony est partie vivre en Europe. Il paraît que là-bas les gus déraillent moins que chez nous. Ils sont plus portés sur le vin que sur le scotch. Une histoire de degrés d'alcool, sans doute. Avec Holly, on n'a jamais reparlé du bébé.

